Zeitschrift: Obstetrica : das Hebammenfachmagazin = la revue spécialisée des sages-femmes

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 121 (2023)

Heft: 5

Artikel: Les études de sages-femmes en 2023, vues par les responsables de filières

Autor: Rey, Jeanne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041652

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les études de sages-femmes en 2023, vues par les responsables de filières

Catia Nunno Paillard et Claire de Labrusse, les responsables des filières sage-femme des deux Hautes écoles de santé romandes, ont répondu aux questions *d'Obstetrica* sur la formation des sages-femmes: comment les études s'organisent-elles aujourd'hui et à quelles exigences les écoles et étudiantes font-elles face? Entretien croisé.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEANNE REY

Obstetrica: Comment se fait le recrutement de vos étudiantes[1] aujourd'hui?

Catia Nunno Paillard: Nous ne gérons pas les admissions, ce sont les Hautes écoles qui sont régulées par le Domaine Santé (instance qui regroupe toutes les directions d'écoles qui forment les professionnel·le·s de santé), qui fixent donc les conditions d'admission. Pour la Haute école de santé de Genève (HEdS-Genève), il y a une année propédeutique, avec des tests de régulation (test psychotechniques). Il n'y a plus d'entretiens de motivation pour entrer dans la filière. Les conditions d'admission sont vérifiées dans le dossier.

Claire de Labrusse: A la Haute école de santé Vaud (HESAV) la sélection par entretien ne se fait plus non plus depuis une dizaine d'années, tout se fait désormais par test et il faut remplir les prérequis, qui sont des conditions objectives.

Quelles sont les profils des futures étudiantes sages-femmes?

Claire de Labrusse: A HESAV, les étudiantes sont en moyenne plus âgées. Une minorité enchaîne les Bachelor infirmier / sage-femme. Si elles ont déjà travaillé, ce sont plutôt des infirmières qui ont eu une activité préalable dans différents services, de la gériatrie à la pédiatrie, et ont parfois jusqu'à 10 ans d'expérience. Souvent elles ont pensé être sages-femmes, déjà plus jeunes, et quand elles ont travaillé comme infirmières elles ont été convaincues. Elles doivent alors s'organiser pour reprendre une formation en voie seconde, qui se fait à plein temps: elles doivent arrêter leur travail précédent, parfois elles ont des familles, il faut s'organiser du point de vue financier. Puis il faut passer la régulation, il arrive parfois qu'elles y parviennent après le deuxième essai. Elles sont extrêmement motivées.

Catia Nunno Paillard: A la HEdS-Genève, elles sont plus jeunes, avec un écart pouvant aller de 20 à 40 ans. Il arrive qu'il s'agisse de reconversions professionnelles, par exemple des femmes qui ont eu un ou des enfants et à travers cette expérience ont eu envie de se lancer dans cette formation. Si elles sont plus jeunes, cela dépend de leur histoire de vie, avec parfois des coups de cœurs pour la profession, mais il y a quelque-chose de maturé souvent même chez les plus jeunes. Parfois il y a aussi des hommes, mais peu. Chaque personne peut tenter maximum deux fois le concours d'entrée. Il y a jusqu'à 180 personnes qui se présentent chaque année, pour 36 places en première année à la HEdS et environ 120 personnes pour environ 30 places à HESAV.

Observez-vous un nombre croissant d'étudiantes françaises?

Catia Nunno Paillard: A la HEdS-Genève, ce nombre a plutôt tendance à diminuer. Depuis quelques années, les conditions pour qu'elles puissent se présenter aux tests de régulation sont plus sélectives: elles doivent être domiciliées à Genève ou en France voisine (avec des parents qui travaillent en Suisse). Ces décisions sont prises par le Domaine Santé, pas par les écoles. Pour les filières régulées, c'est en effet un enjeu, d'avoir la disponibilité pour former des sages-femmes qui viennent de toute la Suisse romande. La nationalité n'est pas une condition, mais il y a une attache par rapport au pays. D'ailleurs pour elles le projet, même si ce sont des personnes qui habitent en France voisine, est de rester travailler sur Suisse. Cette année, sur les 19 étudiantes diplômées en septembre, toutes ont trouvé du travail en Suisse.

Claire de Labrusse: A HESAV, c'est variable d'une année à l'autre. Il y a dans les étudiantes sélectionnées chaque année des Françaises, en tout je dirais de 30 à 45 %. Il peut s'agir d'infirmières qui résident et travaillent en Suisse depuis un moment, ou alors qui vivent en France et viennent se former comme sages-femmes en Suisse. Mais une grande majorité d'entre elles sont déjà sur place ou frontalières – et nous formons des personnes qui très majoritairement restent travailler en Suisse.

> *«Jusqu'à 180 personnes se présentent chaque année, pour 36 places en première année à la HEdS et environ 120 personnes pour environ 30 places à HESAV»*
>
> CATIA NUNNO PAILLARD

Quelles sont selon vous les difficultés rencontrées de façon récurrentes par les étudiantes au cours de leur formation?

Catia Nunno Paillard: Les programmes sont très condensés, avec des exigences très élevées, davantage que pour les autres professions de la santé car le niveau d'autono-

Les filières sages-femmes de Suisse romande: quelques chiffres clés

	HEdS-Genève	*HESAV*
Nombre d'étudiant·e·s	100 par an (3 volées)	62 (2 volées – formation voie seconde après Bachelor infirmier)
Ratio stages / cours théoriques dans la formation	40 à 45 % de stages filés sur les 3 années de formation	40 à 45 % de stages filés sur les 2 années de formation
Nombre de places / nombre de personnes se présentant aux tests de régulation	36 places pour 180 personnes qui se présentent en première année	32 places pour 120 dossiers
Abandon en cours d'études	variable, entre 5 et 10 %, sur les deux premières années particulièrement, rare en troisième année	3 % environ (formation voie seconde), les étudiant·e·s ont généralement bien évalué leur motivation avant de commencer, et elles sont plus âgées. L'indication principale pour l'abandon est l'arrêt médical

[1] Une nette majorité des étudiant·e·s sages-femmes étant féminine, le terme sera féminisé dans ce texte.

mie demandé est très élevé. Les ostéopathes, par exemple, ne peuvent travailler qu'avec un master. Les connaissances et la technicité à acquérir sont denses: de l'accouchement physiologique à la gestion des urgences, en sachant activer le réseau interprofessionnel en cas de besoin par exemple. Cela leur demande beaucoup de travail pour acquérir ces compétences.

Claire de Labrusse: A HESAV, ce n'est pas plus allégé malgré le profil des étudiantes: nous devons, en deux ans, former des infirmières à devenir des sages-femmes. Elles ont certes des acquis que nous utilisons, malgré tout ces deux années sont très denses en cours, ainsi qu'en stages car le nombre d'actes à y valider est le même qu'en trois ans à la HEdS. Ces actes demandés pour valider la formation sont réglés par décret européen: 40 accouchements chez des femmes en bonne santé, des suivis, des examens du nouveau-né. Il y a également beaucoup de travaux écrits à rendre, et de travail de réflexion pour développer le niveau attendu tant au niveau de la responsabilité que de la pratique. C'est une étape et un développement professionnel, ainsi qu'un changement de cadre importants par rapport à leur formation initiale d'infimi·er·ères. Elles sont formées pour être responsables et autonomes de leurs actes dès l'acquisition du bachelor, ce qui d'ailleurs les surprend parfois. C'est en allant sur le terrain qu'elles se rendent compte de la liberté de pratique, de l'autonomie et de la responsabilité qui leur sont demandées – et deux ans pour s'y former, c'est court!

> «Les actes demandés pour valider la formation sont réglés par décret européen: 40 accouchements chez des femmes en bonne santé, des suivis, des examens du nouveau-né. »
>
> CLAIRE DE LABRUSSE

Depuis quand le nouveau programme d'études est-il appliqué et quelles en sont les nouveautés?

Catia Nunno Paillard: Un bilan de l'ancien programme a été fait à la lumière de la nouvelle Loi sur les professions de la santé[2]. Les compétences des sages-femmes ont été élargies, et notamment en ce qui concerne la santé des femmes. Nous adaptons donc les programmes, cette année à la HEdS-Genève et à HESAV l'an prochain. Nous y avons inclus d'autres éléments comme la durabilité notamment sociale – mais aussi environnementale ou économique. L'accessibilité au soin également, ainsi que l'interprofessionnalité, ou encore la santé digitale seront traités dans le cursus théorique.

[2] Voir Amman-Fiechter, S. et al. (2020). Les compétences des sages-femmes selon la loi. *Obstetrica*; 4. https://obstetrica.hebamme.ch

Quels sont les projets nouveaux ou en développement dans vos écoles?

Catia Nunno Paillard: Nous avons des projets sur site et des projets communs. Par exemple une *summer school* est en discussion, avec la HEdS-Genève, HESAV et l'école de sages-femmes de Zurich pour les étudiantes de troisième année, axée sur le *management* et le *leadership*, qui représentent un ancrage très particulier de ces compétences que nous devons développer. La pratique simulée prend de l'ampleur, avec des mannequins de haute-fidélité. Il n'y a pas de nouveauté pédagogique majeure, mais une adaptation axée sur les exigences actuelles. Nous faisons beaucoup de classe inversée[3], de pratiques réflexives, d'analyses de situations, d'études de cas. Nous avons également un projet pilote en commun, d'«évaluation formative courte» en formation pratique. Elle consiste à faire une évaluation ponctuelle en milieu professionnel, un état des lieux sur un ou deux objectifs sur un temps court. Dans beaucoup d'hôpitaux dont les Hôpitaux Universitaires de Genève, les étudiantes sont évaluées sous cette forme, en

Antje Kroll-Witzer

[3] Voir Nunno Paillard, C. (2018). Les défis de la pédagogie inversée. *Obstetrica*; 7. https://obstetrica.hebamme.ch

Expérimenter le suivi global sur un terrain de stage «classique»

Ce projet est mené actuellement à HESAV. «On connaît bien la plus-value de la continuité des soins et du·de la soignant·e[1], surtout dans notre profession, avec de meilleures issues chez la femme et l'enfant, explique Claire de Labrusse. Nous essayons donc d'organiser la continuité des soins en stage, avec des étudiantes qui acceptent de suivre cette organisation de stages qui est un peu plus exigeante. Il s'agit par exemple d'associer deux stages d'affilée dans un même lieu de pratique pour que l'étudiante puisse suivre une femme ou un couple pendant la grossesse, l'accouchement, le post-partum – ou bien l'accouchement et le post-partum immédiat à l'hôpital puis le post-partum avec la sage-femme indépendante qui suit le couple au retour à domicile. Cela demande un suivi particulier par les praticiennes formatrices, et leur donne une charge de travail supplémentaire ainsi qu'aux étudiantes – elles sont souvent sur deux lieux en même temps, comme la consultation et peuvent partir exceptionnellement en salle d'accouchement si le couple qu'elles ont suivi – par exemple pendant une semaine précédente en consultation – accouche, puis de nouveau elles vont le suivre dans un autre type de service ensuite. Donc cela demande de la flexibilité aux praticiennes formatrices, mais également aux services, qui reçoivent une étudiante qu'ils connaissent moins mais qui sera présente pour l'accouchement, soit en observatrice, soit pour faire l'accouchement puisqu'elles connaissent le couple. C'est un modèle cohérent avec notre pratique professionnelle, le plus idéal possible pour les femmes et qui apporte beaucoup de satisfaction aussi aux sages-femmes. Nous demandons aux étudiantes volontaires de suivre au moins trois couples pendant leurs stages, pour accumuler les expériences de continuité. Cela a bien fonctionné l'an dernier, avec trois étudiantes, et nous continuons cette année avec peut-être une ou deux de plus. Et cela sur les deux volées.»

A noter: le suivi global étant organisé aux Hôpitaux universitaires de Genève, les étudiantes de la Heds ont déjà accès à ce type de suivi en stage.

[1] Voir de Labrusse, C. *et al.* (2022). Soins périnatals gérés par les sages-femmes: définitions et principes. *Obstetrica*; 4. https://obstetrica.hebamme.ch

Formation extrahospitalière et lieux de stages: un appel aux professionnel·le·s!

«Les étudiantes sont demandeuses de stages en cabinet ou en maisons de naissances, et nous cherchons des lieux de stages pour elles!», appellent Catia Nunno Paillard et Claire de Labrusse.

Les places de stages manquent actuellement (voir aussi, en allemand, p. 22), et c'est l'un des enjeux les plus aigus de la formation de la relève sage-femme. Si l'hôpital reste le lieu principal des stages pour la concentration et la technicité des actes qu'il offre – et garantir que le bachelor «a un niveau euro-compatible», explique Catia Nunno Paillard, en lien avec le nombre d'actes à valider pour obtenir le diplôme, sages-femmes indépendantes et maisons de naissances sont appelées pour former les futures sages-femmes, en offrant des places de formation pratique. Les deux responsables de filière font donc appel aux professionnel·le·s de terrain.

A lire p. 52-55: Betty Quiret-Rousselle et Elise Campanini témoignent de leur expérience de praticiennes formatrices.

plus des évaluations quotidiennes, sur un acte ou une situation de courte durée. Les retours sont encourageants de part et d'autre.

Claire de Labrusse: Nous avons également deux projets pilotes à HESAV. Le premier est en phase de test sur deux ans et vise à faire expérimenter aux étudiantes le suivi global – même en structure classique (voir l'encart ci-dessus). Nous souhaitons faire expérimenter aux étudiantes ce modèle de soins performant au cours de leur formation. L'accompagnement global tel qu'il existe par ailleurs concerne encore peu de naissances, donc à travers ce projet pilote nous essayons qu'elles puissent l'expérimenter tout en continuant de garder l'opportunité de faire des accouchements, car le temps compte. Nous espérons ainsi motiver des carrières de sages-femmes indépendante ou en maison de naissance; nous ne formons pas les sages-femmes pour qu'elles exercent uniquement à l'hôpital.

Le deuxième projet pilote sera mis en place à l'été 2024, il s'agira de modules à option et obligatoires, qui porteront soit sur l'allaitement, soit le suivi du nouveau-né et notamment la prise en charge du nouveau-né à risque, soit le suivi social, c'est-à-dire une prise en charge prenant en compte d'autres éléments que le suivi médical. Il s'agit donc de trois modules qui vont naître avec le nouveau programme mis en place à HESAV en 2023/24 et que nous testerons avec les prochaines volées.

Quels sont les enjeux autour du nombre de places de stage actuellement?

Catia Nunno Paillard: Il manque de places de stages et nous en cherchons pour nos étudiantes (voir aussi l'encart ci-dessus)! Sans les milieux des terrains, nous ne pourrions pas avoir des sages-femmes aussi bien for-

mées en Suisse. Il y a un réseau très impliqué de praticiennes formatrices sur les terrains au niveau romand, et cette collaboration et cet ancrage dans la pratique sont essentiels. Nous aimerions former davantage de sages-femmes, on le sait, il y a une pénurie actuellement et des départs massifs à la retraite se profilent – mais nous limitons le nombre d'entrées dans la formation car nous manquons de places pour les formations pratiques. L'an dernier, il y a eu une cinquantaine de diplômées pour toute la Suisse romande, ce qui est très peu vis-à-vis des besoins des terrains et toutes ont été engagées.

Claire de Labrusse: Nous pourrions effectivement former plus de sages-femmes en termes d'effectifs en classe, mais si elles ne peuvent valider les actes nécessaires, nous ne pourrons pas les diplômer! C'est un problème également en Suisse alémanique, et même en Europe. On arrive au bout des ressources partout. Il n'est pas possible non plus de baisser le niveau d'exigence, en imaginant par exemple diminuer le nombre d'accouchements validés, en augmentant les simulations… Pour pallier ce manque de places, nous envoyons certaines étudiantes en stage en France notamment, où nous avons des partenariats avec certaines écoles.

Catia Nunno Paillard: Les stages à l'étranger ont l'avantage de montrer aussi une diversité de pratiques. Il ne s'agit pas de la majorité – mais sans ces stages nous aurions peut-être plus de difficultés à former nos étudiantes.

Les étudiantes témoignent de grandes difficultés rencontrées en stage (voir p. 43). Comment les écoles peuvent-elles agir malgré ce contexte de pénurie?

Catia Nunno: Les écoles connaissent en effet les difficultés que les étudiantes peuvent rencontrer pendant certains stages. Depuis trois ans, la HEdS et HESAV ont mis en place de nombreuses interventions auprès des partenaires de terrain. Il existe un système officiel entre certains hôpitaux et les écoles pour reporter les situations de harcèlement vécues par les étudiantes pendant leurs stages. Toutes les situations rapportées jusqu'à présent ont été traitées directement avec les terrains, et des mesures ont été prises. Les questionnaires d'évaluation de la satisfaction des étudiantes sont envoyés à chaque stage, également par certains lieux. Les écoles ont renforcé la communication avec les lieux de stages pour solidifier les collaborations et discuter de points sensibles si nécessaires. Des formations à l'accueil des étudiantes ont également été mises en place pour les sages-femmes par certains partenaires. Les écoles participent aussi au soutien des équipes par des formations sur les lieux pour revoir le remplissage des feuilles d'évaluations et les niveaux taxonomiques en lien avec les compétences à atteindre, par exemple. Enfin, des réunions biannuelles entre practien·ne·s formateur·rice·s et HEdS/HESAV ont toujours été organisées et perdurent.

Claire de Labrusse: Nous pouvons assurer aux étudiantes que ces situations de harcèlement ne sont pas tolérées par les écoles et que nous œuvrons pour que tout ce qui nous est reporté puisse être traité et amélioré – même si ce travail n'est pas forcément vi-

Objectif: un nombre suffisant de places de stage pour les étudiant·e·s BSc dans les professions de la santé

Une délégation de la Conférence professionnelle des sages-femmes de la Conférence spécialisée Santé des Hautes Écoles Spécialisées Suisses (FKG-CSS) a rencontré au printemps 2022 des représentant·e·s de la Conférence des directrices et directeurs cantonaux de la santé (CDS) pour leur faire part de la situation d'urgence actuelle en matière de places de stage. La CDS, de l'Office fédéral de la santé publique et de la Croix-Rouge suisse. La CDS a signalé qu'elle était prête à apporter son soutien si la CSS-CFG faisait des propositions concrètes.

La FKG-CSS présente donc dans un document publié en janvier dernier une vue d'ensemble de propositions concrètes sur les mesures à planifier, à quel niveau (Confédération, cantons), dans quels domaines (finances, droit, etc.) et sur quelle période. En outre, la CDS a suggéré de rassembler les parties de stages indispensables afin de pouvoir mieux explorer où il pourrait y avoir des différences dans la durée ou le type de stages. Il faut cependant tenir compte des directives pour l'accréditation ainsi que des standards internationaux.

Conférence spécialisée Santé des Hautes Ecoles Spécialisées Suisses, janvier 2023, https://fkg-css.ch

Exposé: Suffisamment de sages-femmes pour l'avenir?

Lors du Congrès suisse des sages-femmes, le 24 mai à Fribourg, Silvia Fiechter-Ammann, présidente de la Conférence professionnelle des sages-femmes, abordera la situation actuelle et son contexte général: quelles sont les mesures prises en politique professionnelle? Mais également, que peuvent faire les sages-femmes à leur niveau individuel pour résoudre ce problème?

Plus d'informations sur www.schweizerischer-hebammenkongress.ch

sible. Nous avons besoin de leurs témoignages pour ce faire, malgré leurs craintes, parfois, si elles pensent postuler plus tard dans ces lieux. Nous pouvons leur garantir que leur anonymat est préservé dans toutes les discussions de situations rapportées. Nous continuerons à collaborer avec les terrains afin que les stages soient un lieu d'apprentissage sécure et bienveillant pour le développement de nos nouvelles générations de sages-femmes.

Quelles sont les perspectives pour les étudiantes une fois diplômées?

Catia Nunno Paillard: Quasiment 100 % des diplômées sont embauchées quelques mois après la sortie de l'école. Mais certaines continuent leurs études et font le Master en santé, orientation sage-femme de la Haute Ecole spécialisée de Suisse occidentale (dont font partie HESAV et la HEdS-Genève, NDLR), certaines mêmes après se lancent dans des études doctorales, ce qui est très encourageant pour le développement de la profession.

Claire de Labrusse: Ce master fonctionne bien et est reconnu au niveau des terrains, par exemple pour l'attribution de postes de sages-femmes cliniciennes, pour travailler en gestion de projets. Le master devenant également une exigence pour enseigner, ce master nous permet d'avoir des enseignant·e·s bien formé·e·s. Nous formons aussi localement des sages-femmes doctorantes.

Catia Nunno Paillard: Depuis l'an passé, le Domaine Santé a aussi développé des partenariats pour la formation doctorale de toutes les professions de santé, dont les sages-femmes, avec la *Scuola universitaria professionale della Svizzera italiana* et l'Université de Dublin, Irlande. ⊙

ENTRETIEN AVEC

Claire de Labrusse, Haute Ecole de Santé Vaud – Haute Ecole spécialisée de Suisse occidentale. https://hesav.ch/

Catia Nunno, Haute école de santé de Genève – Haute Ecole spécialisée de Suisse occidentale. www.hesge.ch

«J'ai la chance d'avoir un temps de praticienne formatrice dédié»

Betty Quiret-Rousselle est praticienne formatrice (PF) dans le service des consultations prénatales de la maternité des Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG). Elle décrit ici comment le temps spécifique avec les étudiantes permet un accompagnement satisfaisant selon elle, dans le cadre d'un véritable «contrat tripartite».

Accompagner des étudiantes, cela s'est toujours un peu imposé à moi. Je suis aux HUG depuis 8 ans et j'étais en France pendant 10 ans auparavant, où j'ai toujours été référente pour les étudiantes. Quand je suis arrivée en Suisse, j'ai découvert ce système de PF qui n'existe pas en France (voir à ce sujet l'encart p. 53, NDLR), où c'est potentiellement la dernière personne qui a vu l'étudiante qui fera un rapport non représentatif de tout le stage.

«L'objectif est de prendre de la hauteur sur les prises en charge et de se questionner.»

Cela change tout pour l'étudiante, mais aussi pour les équipes. Cela permet aux sages-femmes qui travaillent avec les étudiantes de ne pas sentir autant ce poids de responsabilité que dans l'exemple français. Si elles ont des difficultés, elles peuvent aller parler avec la PF qui sait quelles sont les compétences attendues de l'étudiante selon son niveau d'étude, qui a son historique, et qui est en relation avec l'école. La PF a une autre vision des choses, et son rôle est que le stage corresponde au niveau taxonomique et aux objectifs définis par l'étudiante.

Quatre heures par semaine

J'ai la chance d'avoir un temps PF dédié, c'est un temps qui est hors des soins, une présence auprès de l'étudiante qui est beaucoup plus importante que dans d'autres services ou hôpitaux. Pour des questions organisationnelles, et encore plus depuis le COVID-19 et les absences qui augmentent, il n'est pas toujours évident de dédier ce temps PF dans les autres services, mais dans notre service c'est le cas. Nous sommes deux PF, chacune a quatre heures par semaine par étudiante, c'est un temps dédié. Nous avons généralement deux étudiantes dans le service, parfois trois mais cela est nettement moins confortable. Nous faisons l'accueil, les bilans de mi- et de fin de stage, et la validation. Et tout au long du stage nous prenons ce temps en dehors des consultations pour accompagner la réflexion de l'étudiante. C'est elle qui arrive avec un thème ou une problématique, et nous voyons ensemble comment la résoudre. Cela ne se déroule pas nécessairement auprès des patientes, l'objectif est de prendre de la hauteur sur les prises en charge et de se questionner, ou de faire des recherches (par exemple, pour se mettre au clair avec la prise en charge du diabète gestationnel).

Autonomie dans le cadre d'un contrat

La PF rencontre l'étudiante tout au long du stage. Cette dernière fait son autoévaluation, puis nous confrontons nos avis. S'il y a des difficultés, elles sont dites clairement et le plus rapidement possible, afin d'adapter le stage par exemple. Si la validation du stage est en danger, je me mets en contact avec la formatrice de site (responsable de l'étudiante à l'école), de manière transparente vis-à-vis de l'étudiante. C'est un contrat tripartite qui est signé entre la PF, l'étudiante et la formatrice de site, et tous les contacts sont pris de manière transparente. L'objectif est tout de même de tout faire pour valider le stage! Et s'il est invalidé, que l'étudiante comprenne pourquoi.

Le nouveau programme a allongé la durée des stages à 7 semaines – pour 4 à 6 semaines auparavant, ce qui était très court pour se familiariser avec le service, faire le bilan de mi-stage, et éventuellement avoir le temps de changer certaines choses s'il y avait des difficultés. C'était la course contre la montre, maintenant c'est plus détendu pour tout le monde, les étudiantes ne se sentent plus obligées d'atteindre des objectifs en 10 jours!

Les difficultés des étudiantes

Il est très rare qu'un stage ne soit pas validé, cela arrive peut-être une fois par an. Les difficultés sont différentes en fonction de l'année d'étude. En début de cursus, elles concernent souvent le positionnement professionnel de l'étudiante, qui apprend, c'est tout nouveau. Parfois cela prend du temps, et parfois ça ne vient pas du tout. Le rôle de la PF est, le cas échéant, de l'aider à prendre conscience que ce métier n'est pas fait pour elle à ce moment-là de sa vie.

Il faut dès le début instaurer un climat de confiance avec l'étudiante pour qu'elle puisse se sentir libre de dire quand quelque-chose ne va pas. Parfois cela dépasse le stage d'ailleurs, car ces études sont tellement exigeantes, entre la théorie colossale à assimiler, la pratique

à valider, et le quotidien à gérer – et là encore c'est notre rôle PF d'entendre, mais aussi de ré-axer sur la prise en charge des patientes.
Il est vrai qu'ici en consultation prénatale, nous avons bien conscience que ce stage est très lourd en termes d'acquisitions et de connaissances, les consultations durent 45 minutes ou une heure, et elles passent directement à une autre patiente, sans temps de repos pour se poser ou analyser la situation qu'elles viennent de vivre. En cela aussi le temps avec la PF est important, car il permet de ne pas être dans le faire, mais de s'accorder du temps: on reprend une situation qui a posé problème ou qui les a mises en difficultés, par exemple des situations complexes de demande d'adoption ou d'addictions qui peuvent être assez remuantes.

Eviter les décalages avec les attentes des équipes

Nous avons toutes connu des situations très difficiles en stage en tant qu'étudiantes, et je sais qu'il n'est pas évident d'arriver au sein d'une équipe souvent très soudée. Côté équipe aussi ce n'est pas toujours facile, nous avons dans les services constamment des étudiant·e·s sages-femmes ou en médecine, des apprenti·e·s ASSC, des stagiaires en observation, ou même des sages-femmes nouvellement engagées et qu'il faut former… Il y a des jours où les collègues voudraient faire leur consultation tranquillement, c'est vrai. Et certains jours où les étudiantes sont mal accueillies, dans un contexte qu'elles ne connaissent pas forcément.
Pour éviter au maximum les incompréhensions, nous demandons, en tant que PF, que l'étudiante présente ses objectifs du jour à la sage-femme avant de commencer la consultation, tout en précisant son cursus et le stade de sa formation, et de quelle école elle vient, afin qu'il n'y ait pas de décalage avec les attentes de la sage-femme. Les équipes passent tellement d'une étudiante à l'autre qu'on se sait plus parfois ce qu'on peut attendre. En cela aussi, la PF a un rôle important de médiation à jouer, pour rediscuter avec les équipes, remettre dans le contexte de l'étudiante, redonner du sens vis-à-vis de l'équipe.

Accompagner dans la recherche de ressources

Etre PF pour moi c'est avant tout la transmission entre pair·e·s, et j'adore cela! Ne pas garder mon savoir mais pouvoir le transmettre à mes futures collègues – et il est vrai que beaucoup des sages-femmes du service sont des sages-femmes que j'ai eue en stage. Au delà de l'envie de transmettre, je dirais que je ne suis pas la même personne avant et après la formation (CAS) en termes d'encadrement.

France: le mal être des étudiant·e·s, constat et pistes d'amélioration

En 2018, l'Association Nationale des Etudiant Sages-Femmes (ANESF) lançait l'enquête «Bien-être», et révélait que 7 étudiant·e·s sages-femmes sur 10 présentaient des symptômes dépressifs. 61 % des répondant·e·s disaient aussi ressentir de la violence en stage, dont un tiers n'avait pas trouvé de soutien et d'accompagnement. Cette enquête proposait également des pistes d'amélioration pour l'encadrement des stages: formation et approche par compétence, création d'un statut de maître de stage, plateforme d'évaluation des lieux de stages.
L'enquête vient d'être réitérée et répète ces constats, mesurant aussi une crise de la formation et une forme de découragement des étudiant·e·s sages-femmes, malgré leur attachement à la profession. Concernant «la formation et (les) stages, sources de stress importants, il est capital de proposer des accompagnements individuels et personnalisés, a appelé l'ANESF dans un communiqué de presse début avril. Les situations de discrimination et de maltraitance sont intolérables et doivent cesser avec des dispositifs de signalement.»
Dans un contexte de crise de la profession et des vocations (20 % de places vacantes en deuxième année et 1 étudiant·e sur 4 envisageant une durée d'exercice de la profession de moins de 15 ans), la mise en application de loi sur la réforme des études sages-femmes de janvier dernier, actant la création d'une sixième année d'études dans le cursus sage-femme dans le but d'adapter la formation aux extensions des compétences des sages-femmes (notamment en matière de suivi gynécologique), est donc cruciale. Pour l'ANESF, «Il est urgent qu'un travail soit entamé sur la réforme afin de communiquer au mieux auprès des futur·e·s étudiant·e·s et que nousayons le temps de construire cette nouvelle maquette de formation afin de répondre au mieux aux enjeux auxquels nous faisons face.»
A noter également: l'ANESF défend les étudiant·e·s sur les questions de précarité, soulevées de manière aiguë également lors de l'enquête Bien-être en 2018 et 2023.

Jeanne Rey, rédactrice *Obstetrica*

Communiqué de presse suite à l'enquête 2023: http://anesf.com

Bien être des étudiante·e·s sages-femmes, dossier complet (enquêtes 2023 et 2018, pistes d'amélioration, projets en cours): https://anesf.com

Le CAS de PF m'a complétement changée et m'a donné les bases en pédagogie, par exemple pour savoir dénouer des problèmes. C'est vraiment une grande avancée: j'ai appris que la solution vient de l'étudiante. Il ne sert à rien de lui dicter des choses qui viennent de nous, c'est à elle de trouver ses ressources pour atteindre ses objectifs, et nous sommes là pour lui donner des pistes. La formation nous apporte aussi beaucoup de techniques pour la soutenir dans la recherche de ces ressources, mais cela permet de recentrer la responsabilité sur l'étudiante: tout part d'elle, la PF n'arrive pas avec un programme (même si c'est ce que je faisais avant!). Notre but c'est que les objectifs qui ont été fixés soient validés à la fin du stage. Ce qui se passe à l'intérieur du stage, c'est carte blanche.
Avant d'arriver dans le service, les étudiantes nous le disent, souvent elles ne connaissaient pas ce temps de PF. Ici j'ai l'impression que, notamment grâce à ce temps, c'est un service où elles évoluent avec plaisir, nous faisons en sorte qu'elles se sentent attendues et entendues.

Betty Quiret-Rousselle, *sage-femme chargée d'encadrement et des pratiques cliniques, consultations prénatales, et sage-femme de liaison en périnatalité, Hôpitaux Universitaires de Genève*

Praticienne formatrice en maison de naissance: «Elles disent qu'elles verront les choses différemment»

Elise Campanini est praticienne formatrice depuis 2019 à la maison de naissance de la Roseraie à Genève. Elle présente ici en quoi consiste ce rôle, ses difficultés, mais aussi ses grandes satisfactions dans l'accompagnement des futures professionnelles.

Je reçois quatre à cinq étudiantes par année, chacune entre quatre à six semaines. L'idée, c'est qu'elles voient à la Roseraie tout l'accompagnement global, donc elles sont aussi présentes aux accouchements. Comme je suis aussi impliquée à l'Arcade, je les y emmène aussi un peu si elles le souhaitent – à l'Arcade il y a par ailleurs plusieurs praticiennes formatrices (PF), tandis qu'à la Roseraie je suis la seule.

Formation spécifique

En tant qu'institution, nous sommes obligées d'avoir une personne formée pour pouvoir accueillir des étudiantes, afin de garantir la qualité de l'accueil. J'ai fait le CAS, et, même si j'accompagnais déjà des étudiantes avant, avec le recul je me dis qu'il m'a beaucoup apporté. J'y ai appris comment aider l'étudiante à avoir une pratique réflexive sur ses études et sa pratique, à mener ce temps de réflexion avec elle, mais aussi comment l'accompagner de façon bienveillante et avec quels outils, notamment d'évaluation. Je pense qu'avant j'avais la bienveillance mais pas les outils: maintenant je suis mieux outillée pour les aider à grandir sur le chemin de leurs études.

Objectifs en lien avec le lieu

À l'école les étudiantes indiquent leurs voeux par rapport aux lieux de stage, donc celles qui viennent ont envie d'être là en général. Avec la formatrice de site (professeure de l'école qui suit l'élève pendant le stage), elles définissent leurs objectifs, que je reçois avant leur arrivée. Je propose des adaptations, en lien avec le lieu. Ce que je dis beaucoup, et qui nous tient à cœur, c'est que la femme soit partenaire de soin à part entière, alors si cela n'apparait pas je le propose comme objectif: que la femme ait toute sa place dans la prise de décision et la prise en soin.
C'est tout un travail de communication qui prend de la place, et nous en avons le temps ici. Les étudiantes le font remarquer; nous avons du temps – non rémunéré pour autant, mais nous le prenons, c'est important pour nous… Pour résumer nous sommes très axées sur l'accompagnement des patientes, leur autonomisation, la communication, et la promotion de la santé.

Suivi rapproché

Concrètement, nous avons un premier contact préalable, puis j'accueille l'étudiante pour son premier jour et lui explique le fonctionnement de l'équipe, du lieu, et lui donne toutes les informations pour qu'elle puisse faire son planning. Et ensuite, mon rôle est d'être présente avec elle tout le long du stage. Créer les outils pour qu'elle puisse faire toutes les activités dont elle a besoin pour répondre à ses objectifs. Et être présente toutes les semaines pour voir comment

cela se passe, les difficultés, etc. Je l'aide aussi à faire son autoévaluation. A la différence des PF en hôpital, je travaille en tant qu'indépendante donc quasiment tous les jours. L'étudiante est souvent avec moi pour faire les consultations, c'est un suivi très rapproché.
Je me donne aussi le temps de les accompagner, c'est un temps rémunéré: l'école donne à la Roseraie un forfait, que nous redistribuons entre la PF et les autres sages-femmes qui accompagnent.

Savent-elles où elles mettent les pieds?

La plupart savent où elles arrivent, elles ont une attirance pour cette pratique, ou sont curieuses de voir comment on travaille en extrahospitalier. Mais elles sont aussi très surprises et en témoignent bien. Elles peuvent dire «J'étais complètement perdue», «Au début je ne savais pas où j'allais». Puis elles comprennent bien l'idée, et cela leur ouvre un monde très enrichissant pour la suite de leurs études et de leur carrière!

Les difficultés

Peut-être l'une des difficultés, et certaines le disent, c'est qu'elles se retrouvent dans un groupe avec un état d'esprit particulier, passionné, qui peut les dérouter si elles ne partagent pas totalement cette passion. Et réciproquement, si le stage n'est pas leur priorité principale, cela peut être compliqué pour l'équipe; il faut en effet se rendre très disponible pour avoir la chance d'assister à une naissance. Il faut accompagner cela, rappeler que chacune fait ses choix… et j'ai à cœur de les défendre, qu'elles se sentent bien, qu'on les accepte avec leurs différences.
Mon objectif, c'est qu'elles avancent dans leur stage, qu'elles s'améliorent, et s'en donnent les moyens. Tant qu'elles évoluent je suis contente. Parfois, je ne sais pas trop mettre le curseur de ce qu'elles devraient absolument savoir-faire. Mais c'est pour cela que je suis en contact avec la formatrice de site: ce n'est pas toujours simple mais je suis assez au clair. Dès que je sens que c'est un peu difficile, je le dis au bilan de mi-stage et j'en parle avec la praticienne de site.
Pour les étudiantes, la difficulté réside aussi dans la complexité qu'il y a à faire leur planning. Ce sont elles qui le créent, de jour en jour. C'est clairement un stage où elles doivent gagner en autonomie. Elles doivent se demander «De quoi ai-je besoin aujourd'hui pour répondre à mes objectifs?», être actives et prendre en main leurs études. Et je suis là aussi pour cela.

Une nouvelle génération de sages-femmes

Moi j'aime beaucoup être PF, ces étudiantes je les trouve super, je suis très admirative du travail qu'elles font. C'est une nouvelle génération de sages-femmes qui arrive, avec plus d'empathie, de respect de la femme. Je vois aussi souvent des traits militants derrière, je sens que ça leur parle si on évoque les droits des femmes. Et je les trouve assez vite bonnes sur la communication, on voit qu'elles travaillent cela à l'école, mais qu'il y a peu de place dans leurs stages classiques pour le mettre en pratique. Alors ici elles sont ravies de pouvoir le faire – et elles le font bien. Ce sont de bonnes professionnelles qui arrivent!
Et ce que j'aime bien, c'est de voir que cela leur parle aussi, cet aspect de co-construction de soin avec le couple, où la femme est maîtresse de sa santé et doit faire son chemin, alors que la sage-femme est là en soutien, en accompagnement. Elles sont contentes de voir cela à l'œuvre. Elles disent souvent qu'elles verront les choses différemment, laisseront plus de place aux femmes pour s'exprimer. C'est tout un rapport qui change, en tant que sage-femme indépendante on n'a pas le même statut qu'à l'hôpital où la sage-femme est en blouse, debout, avec la femme dans le lit. Nous, nous venons chez elles, et devons nous adapter à elles. Il faut dire que nos patientes, c'est aussi une population particulière, ce sont des femmes qui ont déjà une certaine capacité de décider pour elles-mêmes… Et cela aide à déconstruire la violence de la part des soignant·e·s.

«C'est une nouvelle génération de sages-femmes qui arrive, avec plus d'empathie, de respect de la femme.»

Violences en stage / violences obstétricales?

Je fais explicitement le parallèle entre ce que je veux leur donner et ce que nous disons aux femmes. «C'est toi qui décides de ce que tu veux faire, je te fais confiance, je te ferai des propositions, je serai là, je t'apporterai ce que je peux, et tu me dis ce qui te va ou si tu n'es pas d'accord. Et je fais exactement pareil avec les femmes: je leur fais confiance, je dis si je suis inquiète de certains choix, mais elles sont maîtres du bateau, je ne porte pas tout sur les épaules.»
Nous savons qu'en stage il y a des situations de violence, nous l'avons vécu nous-mêmes, même si cela change, doucement. Mais oui, encore en Suisse, ça n'est pas si simple, il y a des comportements pas du tout éthiques, et pour moi c'est exactement la même chose qu'avec les femmes qui accouchent. Le parallèle, nous le faisons très bien: je suis face à une adulte, je ne suis pas à sa place, je ne peux pas choisir pour elle et je ne jugerai pas ses choix. Nous en parlons avec les étudiantes et je trouve qu'elles sont fortes pour cette introspection, elles s'interrogent sur le jugement qu'elles peuvent avoir vis-à-vis de certaines patientes. Certaines ne le ressentent pas, et certaines le ressentent et essaient de creuser, ou savent qu'il faut alors réadresser la patiente, car nous sommes là pour soigner avant tout! ⊙

Elise Campanini, *sage-femme indépendante, praticienne formatrice, maison de naissance La Roseraie et membre de l'Arcade sages-femmes, Genève*